

1945

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

THÈSE 829

POUR LE

Doctorat en médecine de l'Université de Paris
(Diplôme d'État)

PAR

Jean COMBY

LES AFFINITÉS

DE LA

CARRIÈRE MÉDICALE

ET DE LA

CARRIÈRE DES LETTRES

IMPRIMERIE MICHEL DUGÉNIT, 9, rue Delescluze, Limoges

LANE MEDICAL LIBRARY
SAN FRANCISCO

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

THÈSE

POUR LE

Doctorat en médecine de l'Université de Paris

(Diplôme d'Etat)

PAR

Jean COMBY

né le 24 décembre 1919 à Saint-Pierre-Quilbignon (Finistère)
(Ancien externe des Hôpitaux de Paris)

Présentée et soutenue publiquement le 22 Novembre 1945

LES AFFINITÉS

DE LA

CARRIÈRE MÉDICALE

ET DE LA

CARRIÈRE DES LETTRES

Président : M. LIAN, Professeur.

AVIS

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

DOYENS HONORAIRES

MM. H. ROGER, BALTHAZARD, ROUSSY et TIFFENEAU.

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. BALTHAZARD, BAR, BASSET, BEZANÇON, BRINDEAU, CARNOT, CHIRAY, CLAUDE, CLERC A., COUVELAIRE, CUNÉO, DELBET, HARTMANN, HEITZ-BOYER, JEANNIN, LAIGNEL-LAVASTINE, LAUBRY, LENORMANT, MARION, MULON, OMBRÉDANNE, H. ROGER, ROUSSY, SANNIÉ, SÉBILEAU, SEZARY, TENON et TIFFENEAU.

Doyen : M. BAUDOUIN.

Assesseur : M. LÉON BINET.

I. — PROFESSEURS

MM.

<i>Anatomie</i>	ROUVIÈRE.
<i>Anatomie pathologique</i>	LEROUX.
<i>Assistance médico-sociale</i>	N.
<i>Bactériologie</i>	GASTINEL.
<i>Chimie médicale</i>	POLONOVSKI.
<i>Clinique de cardiologie</i>	DONZELOT.
<i>Cliniques chirurgicales</i>	BROCQ.
	CADENAT.
	MONDOR.
	QUÉNU.
<i>Clinique chirurgicale infantile et d'orthopédie</i>	LEVEUF.
<i>Clinique chirurgicale orthopédique</i>	MATHIEU.
<i>Clinique gynécologique</i>	MOCQUOT.
<i>Clinique des maladies cutanées et syphilitiques</i>	GOUGEROT.
<i>Clinique des maladies des enfants</i>	DEBRÉ R.
<i>Clinique des maladies ment^{les} et de l'encéphale</i>	LÉVY-VALENSI.
<i>Clinique des maladies du système nerveux</i>	GUILLAIN.
	ABRAMI.
<i>Cliniques médicales</i>	FIESSINGER.
	HARVIER.
	P. VALLERY-RADOT.
<i>Clinique médicale propédeutique</i>	VILLARET.

	MM.
<i>Clinique de neuro-chirurgie.</i>	VINCENT CL.
	LANTUÉJOUL.
	LÉVY-SOLAL.
<i>Cliniques obstétricales.</i>	PORTES.
<i>Cliniques ophtalmologiques.</i>	VELTER.
<i>Clinique oto-rhino-laryngologique.</i>	LEMAÎTRE.
<i>Clinique thérapeutique chirurgicale.</i>	SÉNÈQUE.
<i>Clinique thérapeutique médicale.</i>	LÉPER.
<i>Clinique de la tuberculose.</i>	TROISIER.
<i>Clinique urologique.</i>	N.
<i>Histoire de la médecine et de la chirurgie.</i>	LIAN.
<i>Histologie.</i>	CHAMPY.
<i>Hydrologie thérapeutique et dermatologie.</i>	BESANÇON.
<i>Hygiène et clinique de la première enfance.</i>	CATHALA.
<i>Hygiène et médecine préventive.</i>	JOANNON.
<i>Médecine légale.</i>	DUVOIR.
<i>Parasitologie et histoire naturelle médicale.</i>	BRUMPT E.
<i>Pathologie chirurgicale.</i>	PETIT-DUTAILLIS.
<i>Pathologie expérimentale et comparée.</i>	BÉNARD-HENRI.
<i>Pathologie médicale.</i>	CHABROL.
<i>Pathologie et thérapeutique générales.</i>	BAUDOUIN.
<i>Pharmacologie et matière médicale.</i>	HAZARD.
<i>Physiologie.</i>	BINET.
<i>Physique médicale.</i>	STROHL.
<i>Physique chirurgicale.</i>	MOULONGUET.
<i>Thérapeutique.</i>	AUBERTIN.

PROFESSEURS SANS CHAIRE

MM. DOGNON (*Physique médicale*), GAILLARD (*Parasitologie*),
GIROUD (*Histologie*), JAYLE M. (*Chimie médicale*), LAROCHE G. (*Médecine générale*), OLIVIER (*Anatomie*), VERNE (*Histologie*).

II. — AGREGES EN EXERCICE

	MM.
<i>Anatomie.</i>	CORDIER.
	N.
	DELARUE.
<i>Anatomie pathologique.</i>	M ^{lle} GAUTHIER.
	VILLARS.
<i>Bactériologie.</i>	BONNET.
	N.
<i>Chimie médicale.</i>	AMELINE.
	FÈVRE.
	FUNCK-BRENTANO.

	MM.
	MÉNÉGAUX.
	PATEL.
	SICARD.
	N.
	N.
	N.
	BULLIARD.
	N.
	N.
	BARÉTY.
	BOULIN.
	GARCIN.
	DE GENNES.
	HAGUENEAU.
	LELONG.
	MARÉCHAL.
	MOLLARET.
	MOUQUIN.
	SOULIÉ.
	BROUET.
	CACHERA.
	COSTE.
	DELAY.
	DESOILLE.
	DIGONNET.
	LACOMME.
	SUREAU.
	N.
	RENARD.
	HALPHEN.
	LAVIER.
	N.
	LEMAIRE.
	Mlle J. LÉVY.
	N.
	RICHET.
	N.
	DESGREZ.
	TURPIN.
	COUVELAIRE.
<i>Chimie générale.</i>	
<i>Histologie.</i>	
<i>Hydrologie.</i>	
<i>Hygiène.</i>	
<i>Médecine générale.</i>	
<i>Médecine légale.</i>	
<i>Obstétrique.</i>	
<i>Ophthalmologie.</i>	
<i>Oto-rhino-laryngologie.</i>	
<i>Parasitologie.</i>	
<i>Parasitologie coloniale.</i>	
<i>Pathologie expérimentale.</i>	
<i>Pharmacologie.</i>	
<i>Physiologie.</i>	
<i>Physiologie médicale.</i>	
<i>Thérapeutique.</i>	
<i>Urologie.</i>	

III. — PROFESSEURS HONORAIRES ET AGREGES RAPPELÉS A L'EXERCICE POUR LE SERVICE DES EXAMENS

MM. BASSET (*Chirurgie générale*), HUGUENIN (*Anatomie pathologique*), LE LORIER (*Obstétrique*), PIÉDELIÈVRE (*Médecine légale*), VAUDESCAL (*Obstétrique*).

IV. — AGREGES CHARGES DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE A TITRE PERMANENT

	MM.
Clinique chirurgicale.	{ GATELIER. ALAJOUANINE. DE GAUDART. CHEVALLIER.
Clinique médicale.	{ D'ALLAINES. Guy LAROCHE.
Clinique obstétricale.	{ ECALLE. MOREAU.
Clinique urologique.	{ FAY.

V. — CHARGÉS DE COURS

	MM.
Puériculture.	N.
Radiologie.	LEDoux-LEBARD.
Stomatologie.	DECHAUME.
Secrétaire de la Faculté.	J. MOREL.
Secrétaire adjoint.	M. BRISSAUD.
Bibliothécaire en chef.	A. HARN.
Bibliothécaires.	{ M ^{lle} DUMAÎTRE. M ^{lle} GOICHON. LAURENT.

A LA MEMOIRE DE MA MERE

A MON PERE

Je lui dois tout.

A MA CHERE FEMME

En gage de tendre affection.

A MICHELE ET FRANÇOISE

Mes filles.

A TOUTE MA FAMILLE

A TOUS MES AMIS

A M. LE PROFESSEUR LIAN

*Qui a bien voulu me faire le grand
honneur d'accepter la présidence de
cette thèse.*

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX DE PARIS

- M. le Professeur CARNOT;
- M. le Professeur CUNÉO (*in memoriam*);
- M. le Professeur FIESSINGER;
- M. le Professeur VELTER;
- M. le Professeur GOUGEROT;
- M. le Professeur MONDOR;
- M. le Professeur Etienne BERNARD;
- M. le Docteur Robert LAPLANE;
- M. le Docteur VIGNES;
- M. le Docteur SOUPAULT;
- M. le Docteur LEROUX-ROBERT.

INTRODUCTION

En 1943, un prix littéraire était décerné au Docteur André Soubiran pour son livre de guerre : « J'étais médecin avec les chars ». Une fois de plus, l'attention était portée sur les médecins-écrivains, avec d'autant plus de force que ce prix littéraire portait le nom d'un des plus grands d'entre eux, l'illustre Théophraste Renaudot.

Depuis, des médecins, malgré les difficultés actuelles, ont tenu la critique en haleine par des ouvrages remarquables. Pour n'en citer que deux, le Professeur Henri Mondor est devenu, en même temps que le biographe attitré de Mallarmé, le gardien le plus vigilant de son œuvre; et M. Georges Duhamel, tout en poursuivant sa série des Pasquier, a écrit quelques essais, et publié l'admirable petit chef-d'œuvre qu'est « Lieu d'asile ».

Ainsi, des médecins, ne se contentant plus des satisfactions que leur apporte « leur violon d'Ingres littéraire », se taillent dans la carrière des lettres une place qui est, souvent, la première.

Des auteurs plus qualifiés ont déjà dit le nombre considérable de médecins qui, au cours des siècles, s'étaient consacrés à la littérature. Ils ont établi une distinction entre « les évadés de la médecine », suivant la très exacte définition du Docteur Cabanès, et les médecins-écrivains proprement dits, — ceux qui mènent de front leurs carrières médicale et littéraire.

Pourtant, à notre connaissance, aucun ne s'est penché sur les causes de cet engouement pour les lettres, aucun surtout n'a cherché à expliquer la notoriété acquise par de nombreux médecins-littérateurs.

C'est une pareille lacune que, dans cette modeste thèse, nous allons essayer de combler.

Dans une première partie, nous rappellerons le nom des principaux médecins que le démon de la littérature a tentés.

Dans une seconde partie, nous nous efforcerons d'expliquer et leur nombre et leurs succès.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

De l'an mille à la Renaissance

ON pourrait écrire, sans crainte de se tromper beaucoup, que les médecins-écrivains sont apparus sur la terre en même temps que l'art de guérir les gens. Oublions pourtant ces thérapeutes de l'antiquité gréco-romaine dont la science était universelle, et qui s'occupaient tout autant de mathématiques et de philosophie que de balistique et de médecine.

Le nom d'AVICENNE (980-1037) ouvrira notre liste.

Ibn-Sina AVICENNE fut une des lumières du monde arabe par l'étendue de ses connaissances et l'activité de son esprit. Il a beaucoup écrit, sur des sujets aussi nombreux que variés. Il mérita le surnom de « Prince des Médecins ».

De l'an mille au xvi^e siècle et à la Renaissance, il n'est qu'un nom, mais il est connu de tous : Dante ALIGHIERI, qui vivait au xiii-xiv^e siècle, était inscrit sur les registres des médecins et apothicaires de Florence. Son poème capital, la *Divine Comédie*, tout plein de ses haines et de ses colères, en a fait un des plus grands poètes de tous les temps.

Le xvi^e siècle voit l'épanouissement de la Renaissance. L'imprimerie, que Gutenberg avait inventée au siècle précédent, vulgarise la connaissance des textes. « O siècle, s'écrie un contemporain, les lettres fleurissent, les esprits se réveillent : c'est une joie de vivre. » Cet amour de la vie trouve un chantre immortel en la personne de RABELAIS.

François RABELAIS, né vers 1490 à Chinon, en Touraine, fut élevé par des moines dans un couvent franciscain ; il y reçut la robe franciscaine et même la prêtrise. Sans doute rebuté par la règle, il ne tarda pas à rejeter le froc, et prit ses diplômes de médecin à Montpellier.

En 1531, il se trouvait à Lyon, attaché à l'Hôtel-Dieu ; c'est là qu'il écrit le *Premier Livre de Pantagruel* (paru en 1533),

et *Gargantua* (1535). A quarante ans passés, cet obscur médecin devenait un écrivain célèbre. En 1546, il publie le *Tiers Livre*, puis en 1552 le *Quart Livre* (le quatrième). Enfin, c'est en 1562, neuf ans après sa mort, que paraît le *Cinquième Livre*.

Dans ces cinq ouvrages, qui s'échelonnent sur une période de trente années, RABELAIS expose vigoureusement sa doctrine, l'amour de la vie sous toutes ses formes. Mais, avant tout, c'est un médecin résolument attaché à son métier, auteur à ses moments perdus de volumes dans lesquels il ne voyait probablement pas ses meilleurs titres de gloire. D'ailleurs, écoutons-le : « Je suis coutumier de dire que, par esbat composant ces histoires, ne prétendais gloire ni louange aucune; seulement avais égard et intention par escrit donner ce peu de soulagement que pouvais es affligés et malades absents. »

RABELAIS reste par excellence le peintre de la vie en mouvement, le peintre de l'énergie. Il est le créateur du réalisme.

Guy de CHAULIAC, qui résidait en Avignon, auprès des Papes Clément VI et Urbain V, écrivait en 1478 *La Grande Chirurgie*. Il voulait que le chirurgien soit tout à la fois « lettré expert, ingénieux et hautement moral, sans cesser d'être gracieux, sobre, chaste, miséricordieux, et non extorsionnaire d'argent ».

C'est à peu près à la même époque que vivaient : le Suisse PARACELSE (1493-1541), alchimiste, écrivain et médecin, et l'Italien SCALIGER (1484-1558), philologue et médecin, né à Padoue, un des plus grands érudits de la Renaissance, auteur d'une *Poétique* restée fameuse.

Comment ne pas citer Ambroise PARÉ (1517-1590), fervent défenseur de la langue française? Il ne possédait guère le latin, et, à ceux qui s'indignaient de le voir écrire en français, il répliquait : « Pourquoi ne me sera-t-il pas permis d'écrire en ma langue française, laquelle est autant noble que nulle autre étrangère? ». Outre ses livres de chirurgie, il a laissé *La Grande Apologie*, où se trouvent, « avec d'alertes narrations de voyage et des justifications pleines d'une courageuse fierté, quelques absurdes légendes du moyen âge » (H. MONDOR).

Joseph du CHESNE (1546-1609), sieur de la Violette, médecin de Henri IV, fut chimiste, diplomate et poète. C'était, dira de lui Guy PATIN, « un grand charlatan, un grand ivrogne et un grand ignorant ». Pourtant il a découvert l'azote (le nitre) et, par ses théories, se montre le précurseur de PASTEUR et de PRIESTLEY. Ses œuvres poétiques : *La Folie, vanité et circonspection du monde*, *Le grand Miroir du Monde*, contiennent des vers dignes de la Pléiade.

En Espagne, CERVANTES (1547-1616), avant d'écrire de nombreuses comédies et son immortel *Don Quichotte*, avait suivi des études de psychiatrie.

Les XVII^e et XVIII^e siècles

LE XVII^e siècle apporte également sa contribution, avec Guy PATIN (1601-1672), qui, en 1650, était doyen de la Faculté de Paris. Il écrit beaucoup : à GARNIER, doyen du Collège de Médecine de Lyon; à GONTIER, médecin de Roanne; à LEFÈVRE, professeur de Saumur, à bien d'autres encore. Dans ses lettres rapides et pétillantes, il laisse courir la plume au gré de sa fantaisie. « Vous voyez que je n'y mets aucun soin de style et d'ornement, et que je n'emploie ni Phœbus ni Balzac », dit-il.

C'est un médecin qui sera le premier journaliste, et le précurseur de la publicité : Théophraste RENAUDOT (1586-1653), après avoir étudié à Paris, soutenait sa thèse à 19 ans devant les maîtres de la Faculté de Montpellier. Médecin du Roi et son historiographe, il lançait, en 1631, l'ancêtre de tous les journaux : *La Gazette de France*.

Quatre ans plus tard, Richelieu fondait l'Académie Française; on y comptait deux médecins : CUREAU DE LA CHAMBRE et HABERT DE MONTMOR.

DESCARTES, à proprement parler, n'était pas médecin. Mais la métaphysique, disait-il, est un arbre, dont le tronc est la physique et les trois grandes ramifications, la mécanique, la médecine et la morale. Et sa vocation philosophique le pousse à pressentir le rôle de la digestion gastrique, « qui sépare les viandes », à expliquer les actions réflexes, à défendre la théorie de la circulation du sang, que soutenait, depuis 1629, William HARVEY dans son *Traité de la Circulation*.

En Angleterre, LOCKE, après avoir parcouru toutes les Facultés d'Europe, délaissait la médecine et publiait les *Lettres sur la Tolérance* et un *Essai sur l'entendement humain* qui consacrait son talent de philosophe.

Le XVIII^e siècle est plus terne.

Cependant, BOQUILLON, médecin de l'Hôtel-Dieu, enseigne en même temps la littérature grecque au Collège de France.

Et Xavier BICHAT (1771-1802) publie des traités où ses théories s'expriment en phrases étincelantes : *Le Traité des membranes*, *Traité d'anatomie générale*, *Recherches sur la vie et la mort*. « Il ne se contente pas de proposer des idées, de suggérer des hypothèses et de s'éloigner du troupeau. Il apporte

des matériaux en grand nombre, les présente avec une clarté d'exposé et une éloquence nerveuse... » (H. MONDOR.)

Peut-on ajouter à cette liste le nom de DIDEROT qui, dans sa soif de connaître, fit un peu de médecine? Et celui de MAINE DE BIRAN, fils de médecin, qui s'intéressa à la physiologie et à la psychologie?

Citons plutôt l'Anglais OLIVIER GOLDSMITH (1728-1774), poète, romancier et médecin, qui fit ses études médicales à Leyde puis à Padoue. Auteur célèbre du *Vicaire de Wakefield*, il montrait déjà dans *The deserted village* le danger des campagnes dépeuplées.

CHAPITRE III

De 1800 à 1945

LES XIX^e et XX^e siècles apportent une floraison nouvelle et toujours accrue. Au début du XIX^e, LAENNEC publie son *Traité de l'Auscultation médiate*, dans un style élégant, limpide et précis. TROUSSEAU écrit son *Traité de Thérapeutique*. Esprit cultivé s'il en fut, LAENNEC cherchait les liens primitifs de la langue celtique avec le sanscrit, et TROUSSEAU enseignait la rhétorique au lycée de Tours.

Cependant, théâtre, poésie, critique, histoire, roman tenent, avec des fortunes diverses, les médecins-écrivains.

Les auteurs dramatiques semblent les plus nombreux :

Claude BERNARD, à l'orée de sa carrière, écrit deux pièces. La première, *La rue de Lyon*, connut les feux de la rampe. La deuxième, qui s'intitulait *Arthur de Bretagne*, fut heureusement refusée par Saint-Marc Girardin, qui aiguilla ainsi notre jeune auteur sur la voie qui devait le mener à l'*Introduction à la Médecine expérimentale*.

Contemporain de Louis Philippe, puis de Napoléon III, le Docteur VERON, ancien interne des hôpitaux, fut directeur de l'Opéra, fondateur de *La Revue de Paris*, et directeur du *Constitutionnel*.

Pierre DELBET a écrit l'*Euthanasie*, et H. ROGER, sous le pseudonyme de Georges Henriot, l'*Enquête*.

De nos jours, les médecins dramaturges sont encore plus nombreux :

DUHAMEL a écrit sept pièces, dont deux, *La Lumière* et *Le Combat*, sont d'inspiration médicale.

Nous devons à Jules ROMAINS : *Knock ou le triomphe de la Médecine* et *Monsieur le Trouhadec saisi par la débauche*.

André PASCAL est l'auteur d'une dizaine de pièces, dont *Le grand Patron* et *Le Caducée*.

André JOSSET a écrit *Les Borgias*, *Elisabeth la femme sans homme*.

Luc DURTAIN, *Le donneur de sang*.

Mattei ROUSSAN, *Les Fleurs du Vase* et *La Maison d'Israël*.

Citons encore Pierre DOMINIQUE, Jean YOLE et n'oublions pas ces évadés de la médecine que furent Victorien SARDOU (il était allé jusqu'à la thérapeutique), et Octave MIRBEAU.

La poésie semble moins recherchée. Ne s'y intéressent guère que des « évadés » comme Victor de LAPRADE (1812-1883), Louis BOUILHET (1822-1859) et plus tard Jean RICHEPIN; Alfred de MUSSET avait commencé ses études médicales, mais il abandonna à la première autopsie.

La critique littéraire est fort bien représentée avec Gustave PLANCHE (1808-1857), critique écouté de la *Revue des Deux Mondes* et surtout avec SAINT-BEUVE, qui fut externe des hôpitaux et alla jusqu'à la quatrième année. Il apporta à son œuvre des qualités exceptionnelles de goût, de finesse et surtout d'exactitude, à un point tel que Jules Claretie le traitait de procureur.

La critique d'art a pour chef de file Elië FAURE.

L'histoire, et surtout l'histoire anecdotique, « la petite histoire », semble attirer de plus en plus les médecins. Rappelons les noms des Docteurs CABANÈS, René ALLENDY, SOREL, GERVAIS et, plus récemment, ceux du Docteur M.-E. BINET et du Professeur Henri MONDOR.

CLEMENCEAU était médecin, et nous a laissé *Grandeur et misère d'une Victoire*, *Démosthène*, *Au soir de la Pensée*.

Le Professeur LAIGNEL-LAVASTINE est l'auteur d'une *Histoire de la Médecine*.

LITTRE a publié un remarquable *Dictionnaire de la Langue française* (1801-1881).

Jean ROSTAND, Alexis CARREL ont écrit des ouvrages de vulgarisation.

Mais le roman triomphe, qui permet de jeter pêle-mêle les noms de FROMENTIN, Henri CÉARD, Octave BÉLIARD, VOIVENEL, Pierre MAURIAC, René DUMESNIL, Henri GHÉON, Maurice BEDEL, André SOUBIRAN et surtout ceux de :

Léon DAUDET, dont l'œuvre est parfois très imprégnée de souvenirs d'hôpital et de Faculté : *Les Morticoles*, *Hérédô*, *Devant la douleur*, *Stupide XX^e siècle*.

Louis-Ferdinand CÉLINE (Docteur Destouches) qui, à côté de l'hallucinant *Voyage au bout de la nuit*, a écrit des ouvrages plus discutables.

Jules ROMAINS (pseudonyme de Louis Farigoule), poète,

auteur dramatique, romancier surtout, avec la somme immense des *Hommes de bonne Volonté*.

Georges DUHAMEL enfin, qui a ouvert avec *La Vie des Martyrs* et *Civilisation* une longue série de chefs-d'œuvre.

Tandis qu'à l'étranger, *La Citadelle* de l'Anglais KRONIN, et *Le Livre de San Michele* du Suédois Axel MUNTHE, connaissent un succès mérité.

Si le Professeur HENRI MONDOR a pu écrire *Grands médecins presque tous*, ne pourrait-on trouver, dans cette longue énumération, matière à un livre : *Grands écrivains presque tous* ?

Bornons-nous, pour notre part, à essayer de dégager les affinités de la carrière médicale et de la carrière des lettres.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

La formation classique

La toujours été imposé aux médecins une érudition générale très poussée. A la fin du XVIII^e siècle, la connaissance du latin et du grec était nécessaire pour l'admission à la Faculté de Médecine. Si, de nos jours, ces conditions sont moins draconiennes, il est certain cependant que la plupart des docteurs en médecine ont reçu, soit au lycée, soit au collège, l'enseignement des classes de lettres, latin-grec ou latin-langues vivantes. Nous pouvons avancer que les Humanités sont à la base de l'éducation du médecin. Sa vie durant, il subira l'influence de l'humanisme dont il aura été intellectuellement nourri.

Humanités, humanisme, ces termes appellent une définition.

Pour le philosophe Auguste COMTE, l'humanisme est la religion de l'humanité.

Pour les académiciens, humanisme signifie : culture d'esprit et d'âme qui résulte de la familiarité avec les littératures classiques, notamment la grecque et la latine, et le goût qu'on a pour ces études. (*Dictionnaire de l'Académie*, 1931.)

Pour M. LANSON, l'humanisme est la connaissance et la pratique familière des textes anciens, en vue des jouissances artistiques qu'ils procurent ou des réflexions morales qu'ils suggèrent.

Ceci étant posé, quels avantages peut-on retirer de la pratique de l'humanisme?

Pendant toute la durée des études secondaires, chaque année scolaire apporte son contingent de versions, de thèmes grecs ou latins, d'explications françaises. L'esprit critique, l'esprit de discernement, quel système d'éducation saurait mieux les mettre en valeur? « Rien ne peut développer la souplesse d'esprit, la pénétration, la finesse, la logique comme ces efforts,

ces tâtonnements, ces coups de sonde, ces hypothèses, ces hésitations, ces recherches, cette mobilisation des mots vers un ordre qui soit une pensée. Il faut être sensible aux moindres nuances de l'idée, concevoir pleinement tout ce que l'auteur a conçu, repenser ce qu'il a pensé, puis user de toutes les ressources de notre propre langue pour le faire passer, autant que possible, en français. » (M. BALSAN.)

De son côté, LÉON DAUDET a pu écrire : « Dans la version latine, la nature se propose à l'homme comme une énigme qu'il résout, c'est l'expérience de Cl. BERNARD, c'est l'expérience déterminante. Dans le thème latin, l'homme se pose une difficulté de plus, qu'il va chercher, et résoudre : c'est la recherche du sérum, c'est l'expérience de PASTEUR. »

Si l'on ne considère que cette gymnastique de l'esprit, l'enseignement classique, école de jugement et de raison, apporte aussi la subtilité et la finesse.

Cependant, la fréquentation des auteurs anciens, la connaissance de l'antiquité gréco-romaine entraînent pour les plus affinis, le culte de la beauté, une beauté toute de noblesse et de pureté de lignes, une beauté légère, limpide, harmonieuse et baignée de lumière. La culture classique devient une école d'art et de goût; elle développe à plein le sens artistique, ce sens artistique qui est une des particularités du médecin français.

En outre, l'étude scolaire de l'anglais, de l'allemand ou de l'espagnol, bien qu'elle soit assez superficielle, ouvre à l'esprit des horizons nouveaux sur les littératures étrangères. Elle peut développer de hautes qualités morales. Comme le dit justement M. Georges LAFFITE, les langues anciennes révèlent les splendeurs du monde antique et les modernes celles du monde actuel.

Or ce n'est pas tout, car : « obligé de pénétrer ce que l'homme a de plus intime, le médecin doit connaître, non seulement sa nature physique, mais aussi sa nature intellectuelle et morale. Les humanités gréco-latines lui procurent cette connaissance, mieux que toute autre étude » (LIEBIG).

Mais, à cette culture uniquement littéraire, on pourrait adresser de justes critiques. Voici celles de M. LÉON FLAVIEN : « Une culture trop verbale, trop éloignée du concret, trop remplie de rhétorique et de poésie, trop dédaigneuse des humbles réalités terrestres, sans contre-partie scientifique, ne s'achemine-t-elle pas à cette atrophie de caractère, à cette forme d'impuissance qu'on nomme le dilettantisme? »

C'est ici qu'intervient la notion « d'humanisme intégral ». La formation scientifique est nécessaire pour qu'un esprit soit vraiment complet. Les disciplines scientifiques donnent à l'esprit l'habitude de la précision, de l'ordre, de la netteté, de l'observation exacte. Qu'importe qu'elles ne soient pas étudiées à fond : il suffit qu'elles forment le contrepoids nécessaire.

On pourra nier l'importance de l'année de philosophie qui prend place après la première partie du baccalauréat. Pourtant, même si la plupart des grands problèmes métaphysiques ou sociologiques n'y sont qu'évoqués, même si les doctrines philosophiques y sont simplement effleurées, cette étude offre à l'homme de bonne volonté le besoin — et la possibilité — de s'enrichir intellectuellement : la porte lui est ouverte vers le large.

Et c'est plus tard que cette science portera ses fruits. Car, « en dehors des acquisitions qu'elle nous donne, l'éducation classique développe en nous les qualités propres à la réalisation de l'œuvre créatrice, la confiance en soi, l'ambition, l'altruisme, l'enthousiasme qui sont des ailes; l'ordre, l'exactitude, la ténacité qui sont des qualités de fond » (M. NICOLLE).

CHAPITRE II

La formation médicale

DE leur côté, les études médicales ne laissent pas de marquer de leur empreinte un cerveau encore bien neuf d'expérience vécue.

Au sortir du lycée ou du collège, l'apprenti-médecin complète, dans une certaine mesure, ses connaissances scientifiques en suivant les cours du P. C. B. (le P. C. N. de nos anciens). Sciences physiques, sciences chimiques contribuent à ordonner son esprit, à lui donner l'habitude de la réflexion, du raisonnement, de la logique. Les séances de biologie lui révèlent une petite part des mystères du monde, la complexité, les curiosités, les merveilles des organismes vivants. L'intérêt qu'il prend à ces travaux et aussi l'attrait puissant des études qui l'attendent activent son imagination.

Et c'est bientôt la Faculté de Médecine, l'hôpital, les malades.

L'examen d'un malade ayant pour but la découverte d'une solution — le diagnostic, — nécessite un raisonnement rigoureux. Ce raisonnement sera conduit par la mise en œuvre de plusieurs qualités :

Il y faut de la mémoire, qui apporte le soutien des connaissances antérieurement acquises.

Il y faut un esprit d'observation aiguisé. *Ars medica tota in observationibus*, disait déjà BACON. Au lit du malade, tout

l'art du médecin est de « sentir ». L'œil, l'oreille, l'odorat, le toucher enregistrent tout ce qui est sensible. Ces conjonctives subciliariques, ce léger souffle de la pointe, cet éclat du regard, cette odeur de pomme de reinette, ce manque d'élasticité de la peau, seuls des sens attentifs ont pu les discerner. L'importance des signes objectifs était bien connue des vieux cliniciens, qui les ont souvent décrits avec complaisance.

Il y faut encore des qualités d'analyse, de synthèse, de jugement, pour trier, pour classer les symptômes, puis en tirer des déductions exactes qui permettront l'établissement d'un diagnostic précis. Devant la similitude de certains syndromes, devant la multiplicité des formes cliniques, il faut savoir choisir : le diagnostic est fait de subtilité, de finesse, de nuances.

Il faut enfin apporter à l'examen du malade un certain degré d'intuition, grâce auquel les plus doués parviendront directement à la solution, sans l'aide du raisonnement. Parmi les grands médecins, beaucoup furent, beaucoup sont encore des intuitifs.

Voici donc un ensemble de qualités que doit posséder le médecin : mémoire, esprit d'observation, jugement, intuition. Ne sont-elles pas également nécessaires et même indispensables à l'écrivain?

CHAPITRE III

L'expérience médicale

L'ÉTUDIANT en médecine, puis le médecin, évoluent dans un milieu incomparable pour enrichir l'imagination, développer la sensibilité, tremper un caractère. Il n'est pas d'autre profession qui puisse offrir un champ d'expérience aussi inépuisable.

Quel est le médecin qui ne se souvient de son premier contact avec l'hôpital? Cette immense salle tout en longueur, ces lits blancs peuplés de souffrance; cette brûlée ensanglantée par le mercurochrome, qui hurle à l'heure du pansement? Cette cancéreuse au teint de paille, dont les yeux brillent d'on ne sait quel espoir au fond d'un visage décharné? Et ce paravent discret qui, tout au bout de la longue salle, essaie de dissimuler une agonie anonyme?

Quelle image sera plus pure, plus colorée que celle de la salle d'opération? Du blanc partout, un blanc tiède. Sur la table, un corps allongé, du blanc encore. Autour d'elle, avec

des gestes rapides et précis, des formes blanches se penchent sur un rouge carré de chair vivante et chaude où le sang bat dans les artères, glisse dans les veines bleuâtres, gicle parfois. Un cliquetis métallique, des ordres brefs. C'est le concept action saisi sur le vif.

Et lorsque plus tard, l'apprentissage terminé, l'étudiant est devenu médecin de quartier, praticien de campagne ou grand patron, n'a-t-il pas, ouvert devant lui, tout le grand livre de la vie? Riches ou pauvres, ouvriers ou bourgeois, tous viennent lui dévoiler la souffrance de leur corps et, dans l'intimité du cabinet de consultation, on vide son cœur comme on montre une plaie. Seul le médecin connaîtra ce qu'ignorent les autres.

Combien de mélancolies aiguës par un conflit familial, que d'intérêts sordides autour d'une agonie, que de taudis, que de vices, que de tares, que de misères... Mais aussi, que de dévouements et de sacrifices...

Par-dessus le substratum des souvenirs d'enfance, le cerveau entasse, petit à petit, son trésor, accumulant les images, s'enrichissant d'expériences nouvelles, affinant toujours la sensibilité. Ne devient-il pas, en puissance, une source incomparable d'inspiration?

Dans cette lutte quotidienne entre la vie et la mort, le médecin se comporte en spectateur agissant. En définitive, la mort obtient raison de tout, et triomphe. Mais celui qui vit tous les jours face à face avec elle, celui qui tous les jours la combat, celui-là vit la vie vraie.

Vivre, c'est créer, a-t-on dit. Le médecin n'est-il pas à pied d'œuvre pour créer, s'il ose écrire?

CHAPITRE IV

L'influence de la France

Nous avons déjà fait une brève allusion au sens artistique du médecin français. Il est certain que le tempérament de l'individu change d'une race à l'autre. Or, le sens esthétique a toujours été particulièrement développé en France. Les artisans, qu'ils soient menuisier, forgeron, mécanicien ou pâtissier, déploient tout leur talent pour fabriquer du « beau ». Autrefois, nul ne pouvait être compagnon s'il n'avait créé de ses mains son « chef-d'œuvre »; ces traditions sont d'ailleurs conservées de nos jours dans certains corps de métier.

Le sol de notre patrie est couvert de cathédrales, d'hum-
bles églises, de châteaux, de ruines, qui font l'admiration du
monde. On ne compte plus nos peintres, nos sculpteurs, nos
musiciens de génie. Toujours, nos savants ont été parmi les plus
grands. Quant à notre littérature, siècle après siècle, elle s'est
montrée la plus riche : classicisme, romantisme, naturalisme,
Parnasse, symbolisme, chaque école a manifesté un aspect du
génie français.

A l'étranger, les hommes cultivés apprennent la langue
française, pour la parler, pour l'écrire, parce qu'elle est la plus
belle, en même temps que la plus précise.

A cause de tout cela, le médecin français, bénéficiaire
d'une culture, à la fois scientifique, philosophique et littéraire,
possède en général un sens artistique que l'on ne retrouve pas
chez ses confrères de l'étranger.

Nombreux sont les médecins bibliophiles, peintres ou mu-
siciens amateurs. Combien de revues littéraires sont dirigées
par des médecins!

Ce sens artistique a deux pôles, il est passif ou actif,
négatif ou positif. Parmi les gens qui en sont pourvus, les uns
se contentent de savoir apprécier la beauté des œuvres d'autrui,
dans les diverses manifestations de l'art : ils possèdent un sens
artistique uniquement passif. Les autres éprouvent un plaisir
plus grand à faire preuve d'activité créatrice : ils ont un sens
artistique à la fois passif et actif.

Chez les médecins français, il est difficile de faire la part
de ces deux pôles. Tout au plus peut-on affirmer que, parmi
ceux qui sont doués d'un sens artistique actif, positif, beaucoup
ont orienté leurs efforts vers l'art littéraire.

CHAPITRE V

Le rôle de la sensibilité

La sensibilité est, chez l'écrivain, une qualité maîtresse qu'il
s'efforce de cultiver. Chez le médecin, elle existe à l'état
naturel.

Toutefois, il y a deux catégories de personnes dans la
vie. D'un côté, les gens qui restent plongés dans leurs travaux,
qui ne sortent pas de leur train-train quotidien, qui ne quittent
pas des yeux le bout de leurs souliers. Ils sont imperméables aux

bruits, aux couleurs, aux odeurs, à l'imprévu. De l'autre, les gens qui, tout en vaquant à leurs occupations et en réussissant dans leur carrière, souvent aussi bien que les précédents, savent aussi s'occuper d'autre chose : ils s'arrêtent au coin d'une rue pour admirer une vieille demeure, ils goûtent un coucher de soleil, ils savourent un fruit nouveau, ils s'aperçoivent de l'arrivée du printemps, en un mot, ils savent flâner. Ce sont les mêmes qui lisent les nouveautés, qui se rendent au théâtre et au concert. Leur sensibilité est sans cesse en éveil et ils ne manquent pas une occasion de la satisfaire. C'est presque toujours parmi cette sorte de gens que se rencontrent les écrivains.

Cette sensibilité qui existe à l'état normal chez la plupart des médecins, il est certain qu'elle est particulièrement développée chez les médecins-écrivains.

CHAPITRE VI

Les qualités personnelles

POUR avoir été nourri de grec et de latin, il n'est pas obligatoire qu'on en ait retiré des avantages. Combien se sont butés sur les difficultés des textes anciens, et n'y ont vu qu'une conversion assommante en français plus ou moins approximatif. Pour ceux-là, l'étude de la littérature française n'aura été qu'une somme de dissertations ennuyeuses, qu'une longue suite d'explications de textes bornées au mot à mot. La vue d'ensemble est négligée, le sens profond de l'œuvre n'est même pas soupçonné. Il est évident que ce n'est pas chez ces écoliers-là — et ils sont la majorité — que se révéleront des médecins-écrivains ! Il en résulte que seuls, un petit nombre de privilégiés jouiront à plein des bienfaits de leurs études classiques. Et, le jour où ils décideront d'écrire pour leur compte, l'apprentissage du métier d'écrivain leur en sera facilité. Il leur suffira de mettre en jeu leurs qualités personnelles : intelligence, puissance de travail, sensibilité, clarté ou originalité du style.

Le métier d'écrivain

L'APPRENTISSAGE du métier d'écrivain se fait, pour beaucoup de médecins, dans le cadre même de leur profession. Depuis le praticien de province qui envoie de courtes publications aux périodiques médicaux, jusqu'au professeur de faculté qui rédige ses cours, tous s'efforcent de s'exprimer en termes clairs, élégants et précis.

Le « patron » qui publie des manuels se lancera parfois — non sans succès — dans des sujets extra-médicaux. Nous en avons vu, encore dernièrement, des exemples probants. Par le nombre et la qualité de ses écrits scientifiques, la médecine apporte une puissante contribution à la littérature.

Mais, plus nombreux sont, de nos jours, les médecins qui se consacrent délibérément au théâtre, au journalisme et surtout au roman.

« Deux milieux mènent en France le mouvement des idées, a dit quelque part LÉON DAUDET, le milieu des hommes de lettres et le milieu médical. »

Et, dans la littérature, les succès des médecins ne se comptent plus. C'est sans doute parce que, grâce à l'anatomie, à la philosophie, à la psychologie, à la pathologie, la médecine possède les bases essentielles de la connaissance de l'homme. C'est aussi parce que, depuis *Pantagruel* jusqu'à *J'étais médecin avec les chars*, en passant par la *Vie des Martyrs*, la *Chronique des Pasquier*, le *Voyage au bout de la nuit*, ou *Les Hommes de bonne Volonté*, les médecins-écrivains nous montrent, dans leurs œuvres, palpiter la vie.

CONCLUSION

AINSI, au cours de cette brève étude, nous avons essayé de trouver des raisons qui puissent expliquer, dans une certaine mesure, le nombre et les succès des médecins-écrivains. Et nous arrivons aux conclusions suivantes :

A la base, les études classiques apportent le goût de la raison, de la logique, la souplesse, la finesse d'esprit, le sens de la beauté.

Puis, strate après strate, se déposent les sédiments accumulés au cours des études, puis de la carrière médicale, l'esprit d'observation, l'intuition, une sensibilité aiguisée et surtout le sens de la vie réelle, de la vie telle qu'on la vit.

Le médecin français qui bénéficie de cette culture, qui est riche de toute cette expérience, qui possède en outre, à un haut degré, le sens artistique, est, en puissance, à même de devenir un écrivain.

Sans rejeter les introspections, sans négliger l'âme, il sera capable, mieux que quiconque, de faire vivre dans ses romans, dans ses pièces, l'être humain « tel qu'il vit dans la réalité ».

S'il est en mesure de sonder les mystères d'un cœur, il sait aussi, quand il le faut, nous faire voir la chair et l'os.

Car il est, en vérité, l'écrivain de *l'Homme*.

(Septembre 1945.)

J. COMBY.

BIBLIOGRAPHIE

AGA (Daniel). — *Les médecins-écrivains.*

CABANES (D^r). — *Les évadés de la médecine.*

LAFITTE (Georges). — *Le médecin, sa formation.*

MONDOR (Henri). — *Grands médecins presque tous.*

VU : *Le Président de Thèse,*

M. LIAN.

VU : *Le Doyen,*

M. BAUDOUIN.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

G. ROUSSY.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
<i>Introduction</i>	15

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE I. — De l'an mille à la Renaissance.....	17
CHAPITRE II. — Les xvii ^e et xviii ^e siècles.....	19
CHAPITRE III. — De 1800 à 1945.....	20

DEUXIEME PARTIE

CHAPITRE I. — La formation classique.....	23
CHAPITRE II. — La formation médicale.....	25
CHAPITRE III. — L'expérience médicale	26
CHAPITRE IV. — L'influence de la France.....	27
CHAPITRE V. — Le rôle de la sensibilité.....	28
CHAPITRE VI. — Les qualités personnelles.....	29
CHAPITRE VII. — Le métier d'écrivain.....	30
<i>Conclusion</i>	31
BIBLIOGRAPHIE	33
